

Petite histoire de la Racine Brésilienne en France au 17^{ème} siècle

Little story of the Brazilian Root in France at the 17th century

Drs Colette CHARLOT et Marie-Sophie GUIBERT, Montpellier

ccharlot@univ-montp1.fr - mguibert@univ-montp1.fr

Musée de la Pharmacie - Faculté de Pharmacie -15 avenue Charles Flahault - BP 14491

34093 Montpellier cedex 5 - France

Résumé : Une racine brésilienne connue sous le nom de « pecaou » par les indiens ou « ipecaouguene » qui veut dire « petite plante vomitive », ne fut connue en France que dans la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle grâce à un médecin français. Il l'avait confié à un apothicaire qui la fit vendre sous le nom de « béconquille des mines ». La racine fut ramenée en Europe par un moine portugais dès le début du XVII^{ème} siècle. Cependant la plante ne sera décrite qu'en 1648 par l'allemand Margraff. Pour en revenir en France, quatorze ans après son introduction dans ce pays, un commerçant parisien mentionnera les propriétés anti-dysentériques à son médecin Afforty, élève de Helvetius. Ce dernier va s'y intéresser et en fera un remède secret. C'est donc d'une manière clandestine que la racine venant du Nouveau Monde va pénétrer dans la thérapeutique française. Ayant obtenu la guérison du dauphin grâce à la « racine d'or », le roi Louis XIV va demander à son médecin Daquin, docteur de Montpellier, et à son confesseur le Père Lachaise de faire la transaction en son nom pour racheter ce remède secret. Dès lors, l'ipecacuanha va figurer dans les pharmacopées françaises, entrant dans de nombreuses formulations pour ses propriétés émétiques, purgatives et expectorantes selon la dose.

L'Ipéca du Brésil ou de Rio est l'ipéca officinal : *Urugoga ipeacuanha* (Willd) ou *Cephaelis ipeacuanha* de la famille des Rubiacées. L'Ipéca de Carthagène qui croît au Venezuela et en Colombie est de moins bonne qualité mais remplacera celui du Brésil devenu un végétal rare. Cette racine contient des alcaloïdes. L'émétine, isolée par Pelletier et Magendie en 1817, est l'alcaloïde principal à côté de la céphaline et de la psychotine.

Summary : A Brazilian root known by the Indians by the name of "pecaou" or "ipecaouguene" which means "small vomitory plant", was originally brought to Europe by a Portuguese monk at the start of the XVIIth century. It was first described in 1648 in Germany by Margraff, and was introduced into France in second half of the XVIIth century by a French physician. He supplied it to an apothecary who sold it under the name of "béconquille des mines". Fourteen years after its introduction into France, a Parisian tradesman reported the anti-dysentery properties of the plant to his physician, Dr Afforty, (a disciple of Helvetius). The physician became interested in the plant and began to use it as a "secret remedy". That was how the New World's root made its clandestine entry into French medicine. Because the king's successor was cured by the "golden root", King Louis XIV asked his physician, Dr Daquin of Montpellier, and his confessor, father Lachaise to act on his behalf and to procure this "secret remedy". Thus, ipeacuanha began to appear in French pharmacopoeias, entering many formulations for its emetic, purgative and expectorant properties depending on the concentration.

Ipeca of Brazil or Rio is the officinal ipeca : *Urugoga ipeacuanha* (Willd) or *Cephaelis ipeacuanha* of the Rubiaceae family. Ipeca of Carthagena which grows in Venezuela and in Colombia is of a lower quality and began to replace the Brazilian variety which became increasingly rare. This root contains alkaloids principally emetine (first isolated by Pelletier and Magendie in 1817) along with cephalin and psychotin.

Les plantes venues du Nouveau Monde et qui furent, plus ou moins rapidement reconnues comme matière médicale, sont nombreuses et variées. Ces plantes, racines ou écorces, furent ramenées lors des explorations ou de missions scientifiques sur le nouveau continent par des navigateurs aventureux. Au XVII^e siècle, nous avons ainsi la noix d'acajou (*Anacardium occidentale* L.), le jaborandi (*Pilocarpus pennatifolius* Lem.) et le croton (*Croton eleuteria* Benn.), le jalap, la cascarille, le maté (*Illex paraguensis* St-Hill.) et le tournesol (*Héliantus annuus* L.), le chocolat et le tabac.

Nous voudrions suivre ici le cheminement d'une racine originaire du Brésil, nous voulons parler de la racine d'ipécacuanha, ou encore racine brésilienne, béconquille ou racine d'or.

Elle fut ramenée du Brésil par un jésuite portugais du nom de Michael Tristaon ou Trystram qui séjourna une trentaine d'années au Brésil et qui l'appelait « poya do mato »¹. Les indiens tupi la nommaient « pecaoguene » qui veut dire « plante vomitive ». En mettant i devant, cela donna « ipecao-guene » qui veut dire « petit », ce qui donnera finalement, ipécacuanha. Ce jésuite décrivit les vertus médicinales d'une plante dans un traité en 1601 qui sera relaté par Samuel Purchas dans ses récits de voyage.

C'est seulement en 1648, dans un recueil publié par Jean de Laet, que nous trouvons la première description de la plante par le médecin hollandais Guillaume Pison et le médecin allemand Georges Margraff (1610-1644). [Pison la mentionne dans son ouvrage « *De medicina brasiliensi* » et Margraff dans son « *Historia rerum naturalium Brasiliae* »] Ils vantent les propriétés vomitives de la racine connues des indiens depuis des temps immémoriaux et obtinrent de grands succès dans un grand nombre de maladies. Par contre, ils firent une description botanique assez vague de la plante.



Planche du Dictionnaire de Lémery²
(Musée de la Pharmacie – Montpellier)

Ce n'est que vingt quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1672, qu'un médecin français du nom de Le Gras -ou Legras- rapporte de l'ipécacuanha de l'Amérique du Sud où il séjourna à plusieurs reprises. Lémery dans son « **Dictionnaire universel des drogues simples²** » de 1748 affirme que « ce médecin leur en montra chez monsieur l'Abbé Bourdelot (1610-1695), (alors médecin du Duc de Condé et de la marquise de Sévigné,) et a un de mes cours de chymie où il venait. J'en ai même encore dans mon droguier un peu de cette racine qu'il me donna, sans m'en instruire beaucoup de ses qualités ». Lémery en fait la description suivante : « c'est une petite racine, grosse comme le chalumeau d'une plume médiocre, qui nous est apportée de plusieurs endroits de l'Amérique. Il y en a de quatre espèces que l'on distingue par la couleur. Une brune, une grise tirant sur le rouge, une grise cendrée et une toute blanche. La brune est l'espèce la plus estimée de toutes ; elle est ridée par anneaux, blanchâtre en dedans, cordée en son milieu, difficile à rompre,

d'un goût âcre et amer. Elle naît dans le Brésil sur les mines d'or. C'est une plante mi rampante, mi érigée, portant peu de feuilles oblongues, pointues, approchant celles de la pariétaire ». Lémery, dans la planche n° VI de son dictionnaire, en donne l'allure générale.

« Si la plante n'est pas commune au pays où on la tire, le ramassage en est pénible et l'on emploie pour cela des condamnés à mort. En effet, poussant dans des terrains marécageux, le rendement est faible, de 5 à 6 kilos par jour³, car la récolte est pénible ». Voilà une histoire qui suffirait à rendre la drogue très intéressante !

« Quant à ses vertus, elle est purgative et astringente. Les arborigènes prétendent que la vertu vomitive de cette racine fut révélée aux ancêtres par un chien sauvage répondant au nom de Guara. S'abreuvant dans les eaux saumâtres pour étancher sa soif, celui-ci mâchait des racines d'ipécacuanha qui le faisait vomir, le protégeant de toute contamination. Cette racine purge par le bas et par le haut puis raffermi les fibres des viscères. C'est un des meilleurs remèdes et des plus assurés qu'on ait trouvé ici pour la dysenterie ». Il ajoute que comme les malades vomissent souvent après la prise, il est préférable de la fractionner. La dose est de ½ dragme à une dragme ½. La poudre peut être prise en infusion dans du vin « car, écrit-il, le vin est une menstrue plus convenable que l'eau, car il tire mieux la substance de l'ipécacuanha qui est résineuse ». On peut également la prendre en lavement mais son effet est moins grand.

Pour en revenir à ce médecin Legras, il donna sa racine à vendre à un apothicaire ou un épicier parisien du nom de Granier ou Grenier qui en fit venir d'Espagne en grande quantité - on parle de 150 livres, l'histoire n'est pas très explicite à ce sujet - mais cet « empirique » n'eut pas la vogue escomptée. Granier va donc l'expérimenter sur lui-même avec un résultat probant. Il en parle à son médecin Afforty et veut même le payer avec cet empirique. Le médecin refuse préférant de bons écus d'or. Mais il raconte ce fait divers à un confrère Helvetius, hollandais d'origine, et ce dernier comprend tout le parti qu'il pourrait tirer de cette fameuse poudre mystérieuse. Helvetius savait pertinemment que des drogues, venues de pays lointains pouvaient présenter un intérêt certain pour les occidentaux. Médecin pauvre, végétant misérablement à Paris, Jean Claude Adrien Helvetius (1661-1727)⁴ n'avait



Portrait du Duc de Saint-Simon
par Hyacinthe Rigaud (Château de Versailles)
(image Wikimedia Commons)

pas pris ses grades de médecine ; il était l'aversion des médecins et en particulier « l'horreur du médecin de Louis XIV ». C'est ce que rapporte Louis de Rouvroy, duc de Saint Simon (1675-1755) dans ses Mémoires⁵ où il raconte les mille incidents de la cour et où il fait le portrait des grands personnages de son temps ou des plus pittoresques. Il donne ainsi l'opinion qu'on avait de ce médecin Helvetius à la cour du roi : « un gros médecin » dont le remède est un empirique mais « un bon et honnête homme, qui recevait les pauvres, leur apportant de la nourriture et les guérissant de dysenterie, excellent pour les autres maladies du venin, la petite vérole mais d'ailleurs un médiocre médecin » ! Ce médecin est un philanthrope, prodiguant aux pauvres soins et remèdes, ne leur demandant en échange de ses services que de la reconnaissance. Nous savons qu'une large gratification, prise sur la cassette royale et la dîme qu'il prélevait sur ses clients riches, lui permettait ses libéralités.

A trente deux ans, Helvetius se trouve avoir gagné cent mille écus à la barbe des plus habiles médecins. C'est donc que son empirique avait fait merveille auprès des grands du royaume à commencer par le Dauphin qui fut guéri de la dysenterie par la racine brésilienne. C'était Antoine Daquin (1632-1696), médecin de Montpellier, qui avait préconisé le

traitement. Or, au début de la vogue de la béconquille ou racine d'or, lorsque le roi avait demandé à Daquin son opinion sur cette nouvelle drogue, Daquin avait traité Helvetius de charlatan. N'oublions pas que nous sommes au XVII^e siècle et que le charlatanisme est à son apogée, de là, la méfiance prudente du premier médecin du roi. La guérison du dauphin va entraîner la vogue de ce remède qui date de 1686, vogue que l'on retrouve dans la correspondance de la marquise de Sévigné⁶. Ainsi Madame de Coulanges a pour médecin Helvetius qu'elle consulte comme un oracle et pour lequel elle a beaucoup d'estime. Elle le recommande à Madame de Sévigné pour sa fille ; *« songez que Helvetius a sauvé la vie à la pauvre Tourte (Mademoiselle de Montgeron) ; il a un remède sûr pour arrêter le sang de quelque côté qu'il vienne »*. Le maréchal de Villars, atteint de dysenterie en traversant la Savoie sera sauvé par Helvetius et son empirique, malgré l'avis de ses médecins.

Mais un autre fait, rapporté par la marquise, laisserait entendre que ce médecin n'était pas si mauvais que cela dans son art car il refuse d'administrer à Mademoiselle de Lesdiguière son empirique, ayant diagnostiqué un abcès chez cette patiente. Dans ce cas précis, l'empirique n'aurait eu aucun effet. Il guérit donc sa patiente, ce qui confirmera sa notoriété.



*Portrait de la Marquise de Sévigné
par Claude Lefebvre (Musée Carnavalet)
(image de Wikimedia Commons)*

Saint Simon rapporte encore l'anecdote suivante : Monsieur de Beauvilliers, malade de dévoiement et pris de fièvre avait été condamné par le docteur Fagon. Helvétius fut appelé à son chevet, à la grande satisfaction du médecin du Roi qui pensait que le malade allait mourir entre les mains d'Helvétius. Or, en l'espace de quelques jours, il remis le malade sur pied. A Versailles, Saint Simon assiste à une crise d'hystérie de Fagon et lorsqu'on lui demande d'où il vient, il répond : *« d'où je viens ? D'embrasser un malade condamné qui se porte bien, et de voir le médecin le condamnant qui se meurt »*.

Mais il ne faut pas oublier que Colbert (1619-1685), fut le protecteur d'Helvetius, reconnaissant son empirique. Cette haute protection par un des ministres de Louis XIV contribua à influencer le roi. On peut constater cependant, que cette racine brésilienne fut moins attaquée par la faculté parisienne de médecine, quant à ses usages, que l'écorce péruvienne (le quinquina). Quoiqu'il en soit, le roi de France, tenu au courant des vertus de cette racine, va accorder à Helvetius le privilège exclusif, par lettres patentes du 19 juillet 1688, de débiter l'ipécacuanha. Ce privilège fut accordé pour quatre ans au spécifique pour guérir inmanquablement et sans retour le flux de ventre et la dysenterie. Mais c'était oublier un peu vite l'épicier Grenier qui prétendait que c'était à lui qu'on était redevable du nouveau remède, alors qu'en fait, il n'était qu'un commissionnaire. Il intenta un procès à Helvetius mais il fut débouté par deux jugements extraordinaires et condamnés au Châtelet et au Parlement de Paris.

Au XVII^e siècle, même si la Faculté n'était pas favorable aux nouvelles drogues venues de pays lointains, le roi pouvait en autoriser l'expérimentation. Ce qui fut accordé à Helvetius et à son empirique à l'Hôtel Dieu de Paris contre le flux de sang⁷.

Par ailleurs, le Père La Chaise (1624-1709), le fameux jésuite confesseur du roi Soleil [en 1675], avait obtenu d'Helvetius qu'il fit connaître, sous le sceau du secret, ses remèdes à un autre religieux qui allait en mission. Les effets de ses remèdes, et surtout ceux de l'ipécacuanha, parurent si surprenant au confesseur du roi qu'il se crut tenu de lui en parler. Il prêchait un converti mais ce fut l'occasion pour le monarque de combler Helvetius de grâces et de faveurs nouvelles.

Par l'intermédiaire du Père La Chaise, le roi fera acheter le remède secret 3000 livres d'or pour certains et pour d'autres 1000 livres d'or⁷, et par ordre de sa majesté, une distribution des remèdes d'Helvetius fut faite, tous les ans aux pauvres de la province.

La renommée d'Helvetius est telle qu'il sera envoyé par le Roi Louis XIV au chevet de la Reine d'Espagne (sœur de la Dauphine) qui était au plus mal. Malgré sa réticence, Helvetius, qui savait la Reine condamnée, partit pour Madrid où il arriva le 11 février 1714 ; mais la Reine mourut trois jours après. Saint Simon, toujours dans ses « *Mémoires* », nous apprend que cette Reine était universellement adorée et que la désolation fut générale en Espagne.

**Marie Adélaïde de Savoie
(1685-1712)**



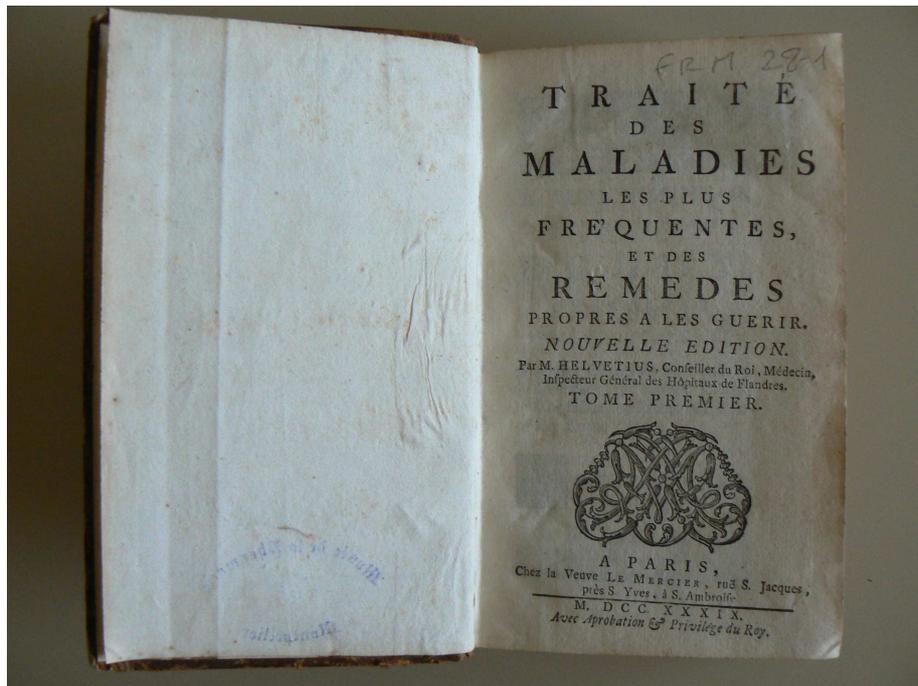
La Dauphine de France en 1709
portrait par Jean Baptiste Santerre
(images de Wikimedia Commons)

**Marie Louise Gabrielle de Savoie
(1688-1714)**



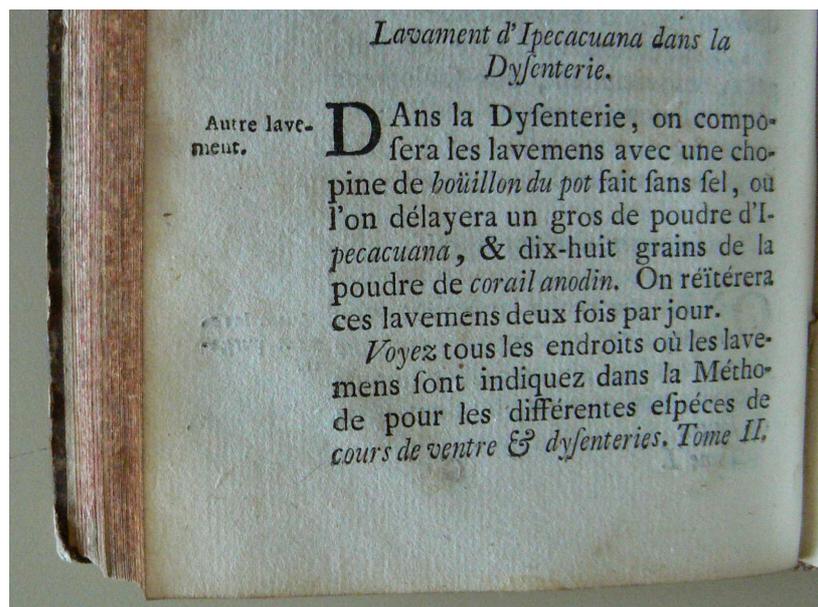
La Reine d'Espagne en 1701
buste par Jean Garavaque (Musée du Louvre)

C'est ainsi que le petit médecin devint successivement écuyer, puis conseiller, médecin général des hôpitaux de la Flandre française et enfin, à la mort de Louis XIV, médecin du duc d'Orléans, régent du royaume. Helvetius, dans le « *traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes propres à les guérir*⁸ », livre dédié à Monseigneur Dodun, chevalier d'Herbaut, écrit dans son épître, que les remèdes dont il est question sont distribués dans les différentes provinces du Royaume pour soigner les pauvres de la campagne, et ceci, « *par les ordres et par la libéralité du feu roi de glorieuse mémoire* ».



Traité d'Helvetius (Musée de la Pharmacie – Montpellier)

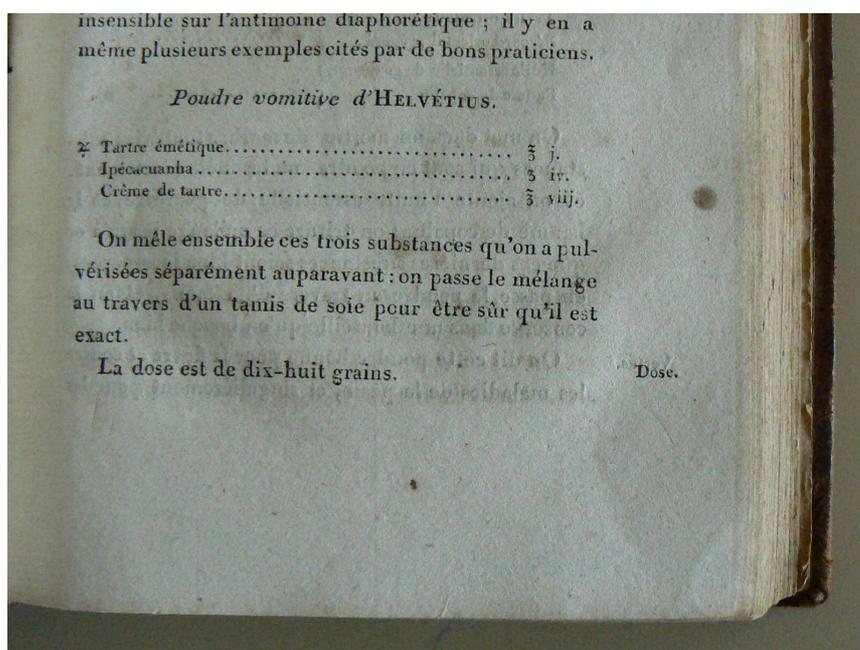
Mais sous quelle forme et pour quelle pathologie Helvetius utilisait-il sa fameuse racine brésilienne ? Il prescrivait son remède en décoction ou lavement jusqu'à deux drachmes dans la dysenterie. Il explique comment délayer un gros de poudre d'ipécacuanha avec dix-huit grains de la poudre de corail anodin dans une chopine de « *boüillon de pot* ». On réitérera ces lavements deux fois par jour. On retrouve la drogue au chapitre des vomitifs. « *L'ipécacuanha doit être considéré comme un des plus doux vomitifs qui puissent être mis en œuvre, dans un grand nombre de maladies, lorsqu'elles sont causées par une abondance de pituite ou de bile glaireuse contenuë dans l'estomac. Sa dose ordinaire est d'une demie dragme ; mais il ne faut jamais l'ordonner quand le malade est constipé*⁸ ».



*Formule d'un lavement dans le Traité d'Helvetius*⁸
(Musée de la Pharmacie – Montpellier)

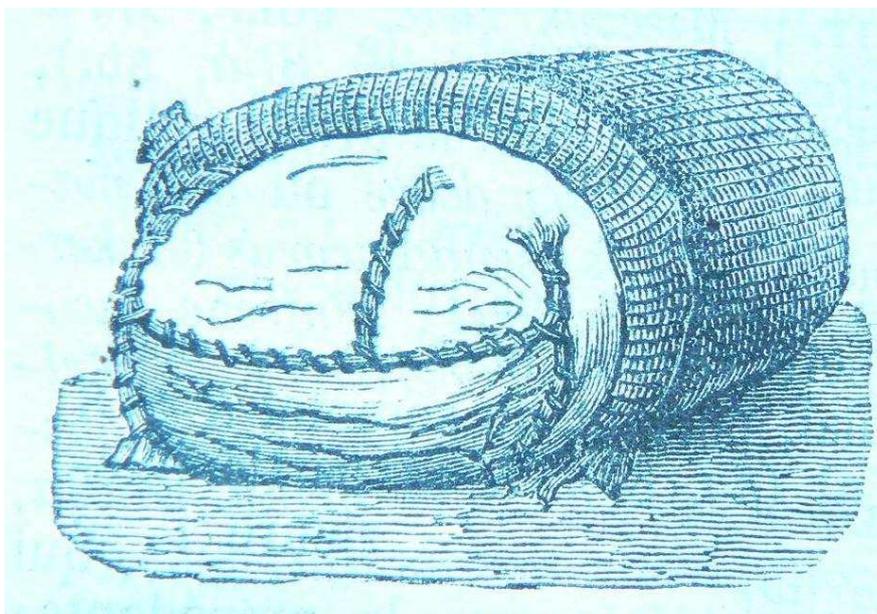
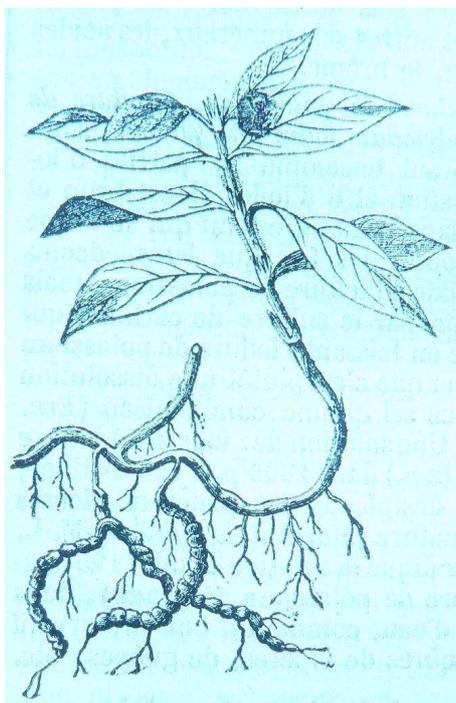
Bien que décrié à ses débuts, Helvetius fit preuve d'un grand sens de l'observation ; ce qui le conduisit à employer ce remède à bon escient. En effet, cette drogue n'a pas la même action selon la dose et c'est le grand mérite d'Helvetius d'avoir su adapter sa posologie en fonction des pathologies. La drogue avait circulé entre diverses mains, mais personne avant lui n'était parvenu à la maîtrise de son emploi. On remarquera au passage que l'ipeca n'est pas la seule drogue venue d'Amérique qu'Helvetius adopte : on trouve aussi cascarille, jalap, etc ...

On ne peut nier l'intérêt et l'efficacité de l'ipeca et des préparations préconisées par Helvetius puisque, parmi les neuf présentées dans « *Les élémens de Pharmacie théorique et pratique* » de Antoine Baumé⁹, deux sont à base d'ipeca (la poudre vomitive et les pilules purgatives universelles). Que Baumé ait conservé dans son recueil ces préparations, prouve assez en qu'elle estime il les tenait.



Formule de la poudre vomitive d'Helvétius d'après Baumé⁹
(Musée de la Pharmacie – Montpellier)

Mais avant de maîtriser l'espèce botanique, un médecin de Montpellier du nom de Daliveau relate sa propre expérience sur place en parlant, cette fois, de la feuille qui « est bonne pour les maladies de colliquation, pour les affections de la poitrine, pour exciter les règles des femmes et pour les maux d'estomac qui sont dangereux aux nouveaux venus aux Indes Occidentales ». Nous sommes au début du XVIII siècle. Il faudra attendre le XIX siècle pour que Antonio Bernadino Gomez, médecin de la Marine donne une description exacte de la plante qu'il nomme *Callicoea ipecacuanha*.



Représentation de la plante et des surons de peau de 30 à 50 Kg servant au transport vers l'Europe, d'après Dorvault¹
(Musée de la Pharmacie – Montpellier)

L'ipéca du Brésil ou de Rio fut autrefois appelé ipéca annelé mineur ; c'est une espèce indigène du Brésil, c'est l'ipéca officinal. Il était expédié par Rio de Janeiro dans des surons de peau de 30 à 40 Kg, provenant de la province de Pera, Permambuco, Bahia.

La plante était arrachée entière au moment de la floraison et les fragments de rhizome rejetés sur le sol servent à la multiplication de la plante. La couleur de la racine est gris noirâtre ou gris rougeâtre. Elle perd la moitié de son poids à la dessiccation.

Il existe une autre espèce, autrefois appelée **Ipéca annelé majeur ou de Carthagène ou de Colombie** dont la racine est de couleur gris blanc. Les deux espèces contiennent les mêmes alcaloïdes dérivés de l'isoquinoléine (émétine, céphéline et psychotrine) mais seules les quantités sont variable en fonction de leur origine. Ces alcaloïdes sont répartis dans la zone corticale. L'émétine fut découverte par Pelletier et Caventou en 1817. La racine brésilienne est presque deux fois plus riche que celle de Carthagène ou de Colombie. Il existe de nombreuses falsifications de l'ipéca.

Que ce soit Lemery ou Baumé, les deux chimistes ont attiré leur attention sur la manière de pulvériser cette racine : Lemery signale des irritations et Baumé préconise de faire une première opération afin de rejeter la partie centrale et de couvrir le mortier avec une espèce de sac de peau afin d'être moins incommodé par les substances qui s'élèvent en pilant. Plus tard les ouvriers de la pharmacie centrale ont été atteints de suffocations, d'ophtalmies intenses par suite de la pulvérisation.

Cette drogue est utilisée comme expectorant dans les catarrhes, la coqueluche à faibles doses ; comme vomitif dans les embarras gastriques, les hémoptysies, le choléra à dose plus élevée et pour lutter contre les dysenteries amibiennes, entravant la multiplication des amibes¹⁰

En conclusion, la racine d'ipéca venue du Brésil, pénétrera en France d'une manière clandestine et deviendra un remède secret qu'un médecin Hollandais exploitera avec beaucoup d'habileté avec l'accord du Roi Louis XIV. Ce remède deviendra propriété royale et passera ainsi dans le domaine public. La drogue aura sa place dans le Codex Français de 1818 puisqu'on la retrouve dans la poudre de Dover et plus tard dans le sirop de Desessartz. Actuellement, encore, il existe des spécialités qui en contiennent et cette drogue est utilisée en homéopathie.

On ne peut s'empêcher de constater que ce cheminement présente de grandes analogies avec celui de l'écorce de quinquina. C'est par l'intermédiaire de charlatans (Talbot), que la fameuse poudre des jésuites va passer de Rome en Angleterre. Bien connue depuis, capable de guérir des rois comme Louis XIV en France, de remède secret elle prendra un statut officiel car reconnue comme efficace dans la thérapeutique et pourra figurer dans les formulaires français. L'arbre des fièvres deviendra un remède majeur, lui aussi, toujours utilisé de nos jours.

Bibliographie

- 1- F.Dorvault. *L'Officine ou répertoire général de pharmacie pratique*, Asselin libraire, Paris, septième édition, 1867
- 2- Nicolas Lémery. *Dictionnaire des drogues simples, troisième édition*, à Paris chez la veuve d'Houry, 1747, p.392
- 3- E.Perrot. *Matières premières usuelles du règne végétal*, tome second, Masson et Cie éditeurs, Paris, 1943-1944, p. 134
- 4- R.Dumesnil et F.Bonnet directeurs, *Les médecins célèbres*, Lucien Mazenot éditeur d'Art, les éditions contemporaines, -Genève-Paris, 1947, p.512
- 5-Saint-Simon. *Mémoires complets et authentiques sur le siècle de Louis XIV et la Régence*, lib. Hachette, Paris, 1856, tome III, chap. V
- 6-*Les grands écrivains de la France* publiés sous la direction de AD. REGNIER, *Les lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, recueillies et annotées par M. MONMERQUE, lib.Hachette, Paris, 1862, tome X
- 7-*Correspondance administrative de Louis XIV*, tome IV, p.609 in Docteur Cabanès. *Remèdes d'Autrefois*, A Maloine éditeur, Paris, 1905, p. 381-383
- 8-M. Helvetius. *Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes propres à les guérir*, nouvelle édition, à Paris chez la Veuve Le Mercier, tome premier, M DCC XXXIX, 501 p.
- 9- A.Baumé. *Elémens de pharmacie théorique et pratique*, Tome I, à Paris, Crochard et Gabon libraires, 1818,p. 173
- 10- L.Girre. *La médecine par les plantes à travers les âges*, éditions Ouest-France, Rennes, 1981, p.179

Mots-clés

ipecacuanha, Helvétius, remède secret, France, XVIIème siècle